

PARFOIS

SI

LOIN

Du même auteur :

Le hasard des sentiments (2023). En collaboration
avec Mélanie Rafin

Nous, les femmes (2023)

La malice de l'écureuil (2023). En collaboration avec
Mélanie Rafin

Un sapin sans dessus dessous (2022)

Comme des oiseaux sans elles (2022)

Il a neigé sur mon île (2021). En collaboration avec
Mélanie Rafin

Depuis toujours (2021)

Si tu revenais (2020). En collaboration avec Mélanie
Rafin

Peindre les couleurs du vent (2020)

Les ailes noires des abeilles (2020)

Parfois si loin (2019)

Parfois si proches (2019)

Les petits papiers (2018)

Je rêvais d'une autre vie (2018)

Un matin plus tranquille (2017)

J'ai demandé au hasard (2017)

D'ici ou d'ailleurs (2016)

Après le vent le bonheur (2015)

Le foulard de l'imposture (2015)

Gabrielle DESABERS

PARFOIS

SI

LOIN

Roman

Réalisation de la couverture :

Matthieu BIASOTTO © 2019. Tous droits réservés

Crédits photos IStock

Correction :

Florence CLERFEUILLE– fclerfeuille@amotsdelies.com

AVERTISSEMENT :

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Les propos et les pensées des personnages ne sont en aucun cas le reflet des pensées de l’auteur.

Le code de la propriété intellectuelle n’autorisant aux termes de l’article L. 122-5 (2e et 3e a), d’une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l’usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d’autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d’exemple ou d’illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 979-10-424-0008-8

1

Brest.

Comment la police a-t-elle pu mettre en danger la vie de leur fille ? Assis l'un près de l'autre dans leur maison, qui jusqu'à il y a quelques minutes respirait le bonheur, Jihane et Romain restent prostrés. Elle tente de retenir ses larmes pour ne pas aggraver le désarroi immense de son conjoint. De son côté, lui cherche désespérément les mots qui pourraient alléger la terreur de Jihane. Emma peut-elle avoir disparu de son plein gré ? Ils n'arrivent pas à admettre cette hypothèse.

La sonnette les sort de leur réflexion. En ouvrant la porte, Romain découvre sa mère, Annick, sa sœur, Jeanne, et son frère. Fabrice lui annonce :

— Maman nous a appelés. Nous venons vous soutenir. Comment peut-on vous aider ?

— Si seulement je le savais. Ma conversation avec le commandant Miossec a été écourtée. Quand il a compris qu'à son constat récent de la disparition de Baraz s'ajoutait celle d'Emma, il a raccroché précipitamment en m'informant qu'il me tenait au courant.

Les deux femmes ont rejoint Jihane sur le canapé. Leur présence réconfortante lui permet de lâcher prise, et le bruit des sanglots ne tarde pas à envahir la pièce. Bien que bouleversé par les larmes de son épouse, Romain choisit de laisser Annick et Jeanne l'entourer ; il entraîne son frère dans la cuisine :

— Je ressens une rage folle ! Je suis convaincu que Miossec et ses deux acolytes du service antiterrorisme ont privilégié la traque de Baraz à la sécurité de mon enfant. S'ils avaient décidé de l'interpeller immédiatement, nous n'en serions pas là. Par son intermédiaire, ils espéraient démanteler un réseau islamiste. Ils ont dû mettre en alerte Baraz et certains de ses compagnons, ce qui les a obligés à agir rapidement. Mais si seulement je comprenais pourquoi notre père s'attaque à ma fille ?

— Je ne crois pas qu'il s'en prenne à Emma spécifiquement, il souhaite atteindre notre famille. Il veut se venger de la trahison de notre mère. En raison de son âge, Emma représentait la cible idéale. Je te rappelle qu'elle est l'aînée des petits-enfants de nos parents.

— Tu l'as trop peu connu, mais moi je sais de qui je parle et je t'assure que je tremble pour l'intégrité d'Emma.

J'en crève, de rester inactif. J'ai besoin de hurler ma rage.
Où se trouve ma fille ?

— Rien ne nous oblige à patienter, je te propose que nous nous présentions tous les deux au commissariat. Tu pourras régler tes comptes avec ces trois incompetents et nous pouvons peut-être nous rendre utiles dans le cadre des recherches. Quoi qu'il en soit, nous nous approcherons des sources d'information, cela t'évitera de te morfondre dans l'ignorance.

— Tu as raison. Allons-y ! Je demande à maman et à Jeanne de rester tenir compagnie à Jihane et d'attendre un hypothétique retour d'Emma. Si par hasard, ce fou ne l'a pas enlevée et qu'il s'agit seulement d'un horrible concours de circonstances, ma fille ne doit pas trouver porte close si elle rentre.

D'autorité, Fabrice choisit d'utiliser sa propre voiture ; la fébrilité de son frère ne lui semble pas adaptée à une conduite en toute sécurité. En ce dimanche matin estival, les habitants, qui ont probablement pour la plupart opté pour une escapade sur les plages proches de la ville, ont déserté les rues de Brest. Romain ne peut s'empêcher de penser qu'à la suite du très récent retour d'Emma du voyage qu'elle a effectué avec sa grand-mère, ils auraient, eux aussi, dans une situation ordinaire, proposé à leurs deux enfants une journée familiale en bord de mer. Mais la disparition d'Emma l'entraîne très loin de ce type

d'occupation bucolique. Aujourd'hui, il comprend l'envie de tuer que peuvent ressentir les pères de gamins victimes d'un assassin. Baraz a beau être son géniteur, s'il ne retrouve pas sa fille saine et sauve, à cette minute, il ne donne pas cher de la peau de ce mollah de pacotille. Il sent le regard de son frère sur lui. Il sait que son jumeau lit dans ses pensées et il n'est pas étonné de l'entendre prononcer :

— S'il ose la toucher, je te promets qu'il le regrettera. Mais, d'après ce que tu m'as raconté, je suis tenté d'imaginer que sa perversité ne le portera pas à un acte définitif.

— Je ne suis pas persuadé que cette hypothèse me rassure.

— Ce que je veux dire, c'est que les flics la ramèneront avant qu'il la fasse souffrir.

— J'espère que tu as raison.

Fabrice se gare dans la rue Colbert, face au commissariat central de Brest. Quand les deux frères se présentent à l'accueil, en déclinant leur identité, ils comprennent immédiatement que tout l'établissement est sur le pont pour essayer de retrouver Emma. Ils sont rapidement accompagnés près de Nicolas Miossec, Daniel et Jérôme, ses collègues de la cellule antiterroriste. En pénétrant dans la pièce, Romain et Fabrice perçoivent tout de suite le malaise qui s'installe. D'une voix gênée, le commandant brise le silence :

— Je me doutais que vous auriez dû mal à rester chez vous attendre de nos nouvelles.

— Et cela vous étonne ! lance Romain en montant le ton. Vous avez voulu jouer les cow-boys en essayant de pister cet homme. Assurément, il est nettement plus aguerri que vous et se faufiler entre les mailles de tous les filets des forces de l'ordre internationales doit correspondre à un labyrinthe enfantin pour lui. Comment pouvez-vous être surpris qu'il vous ait glissé entre les doigts ? Je le connais suffisamment, je me méfiais de lui, je vous ai prévenu et vous l'avez laissé enlever ma fille.

— Je comprends votre colère !

— Cela me fait une belle jambe ! Je n'attends pas votre compassion, maintenant, je veux de l'action et des résultats. Comment avancez-vous ?

Le commandant Miossec opine du chef. Des yeux, il indique ses deux collègues. Romain sent bien qu'il tente de lui communiquer que cette situation n'est pas née de son fait, mais de celui de Daniel et Jérôme. Il n'en a cure, la seule chose qu'il garde en tête tourne autour de la disparition de son enfant. Malgré tout, il obtempère au signe du policier brestois et s'adressant aux deux Parisiens, il demande :

— Je vous soupçonne d'être encore plus impliqués que Miossec dans ce choix d'axer votre enquête sur les réseaux islamistes plutôt que sur la protection de ma fille, donc je

vous écoute. Disposez-vous d'une piste pour me ramener Emma ?

Daniel préfère revenir au factuel pour éviter de faire grossir la colère de ce père inquiet :

— Honnêtement, nous ne détenons rien de bon à vous annoncer. Nous piétinons. Ce matin, quand notre équipe de jour est venue prendre le relais des deux agents postés devant la demeure de Baraz, elle les a trouvés endormis. Nos premières constatations porteraient à penser qu'ils ont été drogués. Mais, si ce n'est les deux cafés que l'un d'entre eux est allé acheter au bar le plus proche, ils n'ont rien ingéré de la soirée. Nous étudions toutes les possibilités pour élucider ce sommeil profond dans lequel leurs camarades les ont découverts. Quoi qu'il en soit, la voiture de Baraz n'étant plus stationnée devant l'immeuble, nous avons pénétré dans son appartement. L'armoire vide, le passeport et tous les papiers officiels absents indiquent clairement qu'il a quitté les lieux. Nous essayons avec l'aide de toutes les polices de France de le situer.

— Est-il parti seul ? J'imagine qu'à la suite de la pression qu'il a dû ressentir, il a pris des contacts ?

— En effet, il y a quelques jours, il avait rendu visite à un homme dans le quartier de la Cavale Blanche. Nous l'avons pisté et nous avons constaté que cet individu était connu de nos services. Il s'agit d'Ali Elfassi, un des plus importants suspects des attentats de Paris de novembre

2015. Dès que nous avons pris conscience de la disparition de Baraz, nous nous sommes rendus au domicile d'Elfassi. Nous sommes tombés sur le propriétaire. Il nous a expliqué que ce matin, en allant chercher son journal du dimanche dans sa boîte aux lettres, il a trouvé un courrier de son locataire contenant les clés du pavillon meublé, un chèque du montant des mois restants dus et un mot indiquant qu'il quittait prématurément et définitivement Brest. Surpris par ce départ inattendu, il était venu vérifier si le personnage indélicat n'avait pas pris la poudre d'escampette en emportant le mobilier de la maison. Il était étonné de notre visite, mais pour sa part, il ne voyait rien d'illégal à déclarer. Son bien lui était rendu en parfait état.

— Donc, si je comprends bien, vous êtes en train de m'expliquer que ma fille ne se trouve pas aux mains d'un fou que je connais, mais de deux cinglés, dont un qui a pu descendre de sang-froid des centaines de piétons inoffensifs, un soir de novembre 2015 en plein Paris !

— Nous sommes désolés, répond Jérôme en regardant ses pieds.

— Je m'en fous ! Et Nouri, avez-vous mis la main dessus ?

— Nous avons rendu visite à ses parents en fin de matinée, raconte Nicolas Miossec. Les nouvelles ne se révèlent pas meilleures. Lui aussi a disparu ! Il n'est pas rentré cette nuit et ils affirment qu'il n'a jamais découché.

En revanche, rien dans sa chambre ne permet de penser qu'il avait prévu de partir.

— Au prix d'un effort surhumain, je resterai calme, annonce Romain. Résumons-nous ! Ma fille demeure introuvable. Au vu des informations collectées, deux types dangereux, voire trois, l'ont enlevée. De plus, nous ne savons pas si son petit ami est complice ou également victime de ces terroristes. Ai-je bien tout compris ?

— Vous dépeignez correctement la situation, répond, penaud, Daniel.

Le commandant Miossec reprend la parole :

— Hier, Emma était partie rejoindre Nouri dans un bar du bas de la rue de Siam comme vous nous l'avez précisé. Ce matin, les débits de boissons étaient encore fermés, nous n'avons pu interroger que quelques patrons qui n'avaient rien vu de suspect. Nous avons l'intention de refaire une descente en soirée pour essayer de trouver des témoignages de serveurs, de clients ou de promeneurs qui auraient pu apercevoir Emma et Nouri et peut-être leurs agresseurs.

— Et à part cela, comment se présente votre plan d'action ?

— Nous sommes désolés. Mais probablement que Baraz et son équipe se sont déjà largement éloignés de Brest. Ici, nous demeurons assez impuissants, mais toutes les forces de l'ordre de toute la métropole sont sur le qui-vive. Les aéroports sont particulièrement surveillés.

Fabrice regarde Romain quitter le bureau en claquant la porte. Il connaît trop bien son frère pour n'avoir pas ressenti qu'il préfère fuir plutôt que de balancer son poing dans la figure de l'un de ses interlocuteurs. Avant de le rejoindre, il annonce :

— À la moindre information, même minime, je compte sur vous pour nous la transmettre. Je vais essayer de calmer mon jumeau, mais je crains de ne pouvoir l'empêcher de se lancer sur la piste de Baraz. Il ne croit plus en vous.

— Je le comprends, répond Nicolas.

2

Brest.

Fabrice et Romain rentrent silencieusement chez ce dernier. La journée s'écoule interminablement. Les secondes, les minutes, les heures défilent au ralenti. En début de soirée, Fabrice et Jeanne décident de rejoindre leur famille. De son côté, Annick n'arrive pas à quitter cette maison qui la relie à sa petite-fille. Sans le formuler, Jihane et elle ont espéré tout au long de ce mortel dimanche que la porte s'ouvre sur une Emma goguenarde et totalement inconsciente de la frayeur qu'elle avait créée dans son entourage en s'offrant une escapade clandestine avec son amoureux. Mais elles ont eu beau scruter le seuil à intervalles réguliers, le miracle ne s'est pas produit.

La grand-mère, les parents, l'oncle et la tante ont eu tout le temps nécessaire pour analyser les hypothèses possibles. Nous trouvons-nous dans le cadre d'un enlèvement conjoint d'Emma et de Nouri, orchestré par Baraz et son acolyte ? Nouri est-il victime ou complice ? Et, ultime éventualité, Emma aurait-elle suivi de son plein gré les trois hommes ?

Annick rejette avec entêtement cette dernière hypothèse. Elle a confirmé à ses enfants que, pour elle, tout au long de leur voyage, sa petite-fille avait pris conscience de l'extrémisme des idées du mollah. Elle précise également qu'aux dires d'Emma, Nouri avait, lui aussi, compris qu'il s'était fourvoyé en accordant sa confiance à Baraz, alias Rahim. Il était revenu à des croyances beaucoup plus modérées et apaisées. Mais Annick et Romain ne cessent de s'en vouloir de n'avoir pas informé Emma dès sa descente d'avion, hier, que ce religieux était avant toute chose son grand-père. Jihane estime que cela n'aurait rien changé :

— Je suis convaincue qu'il s'agit d'un enlèvement. Donc connaître son identité ne l'aurait pas mise à l'abri. Votre point de vue ne tient que si elle a suivi ces hommes de son plein gré et je ne peux pas l'admettre.

Romain a profité de ces longues heures d'attente pour joindre Patrick, le journaliste qui en 1984 lui avait permis de retrouver sa mère. Il lui a annoncé la disparition

mystérieuse d'Emma. Patrick a promis d'alerter tous ses collègues qui s'intéressent à l'actualité iranienne de près ou de loin. Romain craint au plus haut point que Baraz décide de retourner en Iran avec Emma. S'il arrive à quitter la France et à atteindre son pays d'origine, Romain ne disposera plus que des réseaux clandestins que connaît Patrick pour essayer de sortir sa fille des griffes de ce dangereux grand-père.

À 20 h, alors qu'Annick s'apprête à partir, Nicolas Miossec se présente. À peine a-t-il franchi la porte qu'il s'empresse de préciser qu'il n'apporte aucune avancée significative. Avec son équipe, ils viennent d'interroger les serveurs et les consommateurs des bars se situant au pied du pont de Recouvrance et de nombreux habitants du quartier. Seul un couple âgé logeant rue Ducouedic affirme qu'à minuit, après avoir entendu des cris sous leur fenêtre, ils ont jeté un coup d'œil. Ils ont aperçu deux hommes qui semblaient pousser deux personnes encapuchonnées dans une voiture. L'automobile a démarré en trombe. La scène se passait à plusieurs mètres de chez eux, ils ont pensé qu'encore une fois, ces jeunes, par leur tapage nocturne, ne respectaient pas la quiétude des résidents. Ils se sont recouchés. Romain demande :

— Mais dans les bars, personne ne les a repérés ?

— Si, ils se sont retrouvés à la Tortuga. D'après le serveur, ils en sont partis vers minuit, ce qui tend à

accréditer le témoignage du vieux couple de la rue Ducouedic. Mais nous ne possédons pas plus d'éléments.

— Et la marque de la voiture ?

— Ils ont juste pu me dire qu'ils pensaient qu'elle était sombre. Ils m'ont indiqué qu'à leur âge la lumière artificielle gêne leur vision et que de plus, ils n'y connaissent plus rien aux automobiles récentes. L'Audi de Baraz affiche un superbe noir métallisé, mais cela représente un bien mince indice.

Jihane et Annick sont assommées. Les policiers n'avancent pas. Elles n'ont pas revu Emma depuis vingt-quatre heures et plus le temps passe, plus les risques et les dangers augmentent. De son côté, Romain arpente la pièce d'un côté à l'autre en essayant de maîtriser sa rage. Les paroles qu'il expire sont chargées de colère :

— Mais qu'est-ce que foutent tous vos services ? Personne n'a encore pu remettre la main sur le véhicule utilisé pour l'enlèvement ? Votre police aux frontières, ou celle des aéroports n'a pas repéré Emma ? Les bouffons de l'antiterrorisme restent-ils les deux pieds dans le même sabot ?

— Écoutez, Romain, je vous assure que je comprends votre colère. Je me suis opposé à Daniel et Jérôme quand ils ont choisi de pousser le mollah dans ses retranchements pour essayer de le faire bouger. Immédiatement, je leur ai rappelé qu'ils mettaient probablement la sécurité de votre famille en péril. Cela étant, nous avons commis une erreur,

nous ne pouvons pas revenir en arrière. Je vous affirme que mes deux collègues ont pris conscience de leur responsabilité. Dorénavant, eux comme moi œuvreront au mieux pour dénouer les fils complexes de cette affaire. Nous sommes confrontés à des réseaux organisés. Malgré leur professionnalisme, actuellement ils se trouvent sous le feu des projecteurs de la totalité des forces de l'ordre françaises ; au moindre faux pas, ils seront repérés. Il ne s'agit que d'une question d'heures. Je suis convaincu que la nuit nous apportera des réponses. Encore une fois, je suis désolé, mais je ne peux que vous inciter à essayer de vous reposer et à garder votre énergie pour aider votre fille plutôt que de la perdre en hargne contre la police.

Sur ces mots, Nicolas salue ses hôtes et quitte la maison. Les femmes se taisent. Romain s'assoit et entoure les épaules de Jihane. Face à ce geste tendre, Annick s'aperçoit qu'elle doit respecter leur intimité, elle les embrasse et rentre chez elle.

Jihane brise le silence :

— Je crois que le commandant a raison. Ta colère contenue, que j'ai sentie toute la journée, rajoute à la tension que nous vivons déjà. Nous n'avons pas le choix, nous devons les aider et leur faire confiance. La seule pensée qui doit nous guider se résume à retrouver Emma.

— Je sais, j'ai tort. Je dois me calmer. Ma rage n'apportera rien de positif pour Emma. Réussiras-tu à dormir cette nuit ?

— J'en doute. Depuis ce matin, je ne cesse d'espérer que notre fille franchisse la porte avec un grand sourire aux lèvres. Je crois que je ne vais pas pouvoir fermer l'œil, je resterai à l'affût perpétuellement.

— Nous devons tenir le coup. Emma a besoin de parents en forme, nous allons prendre un somnifère léger, qu'en penses-tu ?

C'est ainsi qu'à 8 h ce lundi, la sonnerie tonitruante du téléphone oblige Jihane et Romain à émerger de leur sommeil profond. D'un bond, il se précipite hors de la chambre, dévale les escaliers et se saisit du combiné :

— Allô !

— Bonjour, Romain, c'est Miossec. Nouri a été découvert drogué sur les bords d'une route de campagne en Seine-et-Marne. Je pars immédiatement. Il a été hospitalisé, je devrais être autorisé à l'interroger avant la fin de la journée. Voulez-vous m'accompagner ?

— A-t-il parlé ?

— Non, pour le moment, il est perdu. Mais le médecin que j'ai eu en ligne m'affirme qu'il va retrouver toutes ses facultés dans les heures qui viennent. Alors ! Êtes-vous du voyage ?

— J'arrive.

NOURI

Melun.

C'est beau une ville la nuit, écrit Richard Bohringer. Il a raison, j'aime Brest à la lueur des réverbères. Assis à cette terrasse de café près d'Emma, dans la douceur de cette soirée bretonne, je ressens une forme de plénitude. Elle m'a manqué. Un mois loin d'elle m'a confirmé ce dont je me doutais déjà. Dans le courant de cette année, j'ai rencontré mon âme sœur et mon âme damnée. Mais je crois que ma bonne étoile ne m'a pas quitté. Aidé par cette fille exceptionnelle, j'ai compris le danger que représentait le mollah Rahim. Aujourd'hui, il ne reste plus que nous

deux et nos projets d'avenir. Minuit ne va pas tarder à sonner, Emma me rappelle que je dois la raccompagner jusqu'à chez elle. Nous remontons le bas de la rue de Siam main dans la main. J'aime écouter son rire. Elle me taquine alors que nous bifurquons pour nous éloigner du centre-ville. Une voiture s'arrête à notre niveau. Avant que je ne comprenne ce qu'il nous arrive, un individu, que j'identifie immédiatement comme étant un homme, me ceinture et enfile un sac sur ma tête. J'entends les cris d'Emma, j'essaie de me dégager. Mais une main herculéenne maintient mes bras dans mon dos et m'oblige à me baisser. Je sens que je suis poussé sur le siège arrière de l'automobile. Contre moi, je reconnais le parfum d'Emma. Elle semble suffoquer. J'aimerais pouvoir la rassurer, mais je suis totalement entravé. Je dois me calmer ; si je ne peux pas bouger, je peux tenter de parler :

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— Fermez-la tous les deux et tenez-vous tranquille si vous comptez sortir entiers de cette bagnole !

Je ne connais pas cette voix et le ton ne laisse présager rien de bon. Je dois réussir à entrer en conversation avec ces types ; je m'apprête à ouvrir la bouche quand je sens que mon agresseur me pose ce qui me semble être le canon d'un revolver sur la tempe et ordonne :

— Plus un mot !

J'entends les sanglots qu'Emma essaie de retenir. Le véhicule a repris la route. Je dois me concentrer, je tente

de suivre la direction empruntée. Un silence pesant a envahi l'habitacle. Nous remontons vers le haut de la ville, je suis convaincu que nous nous engageons sur la nationale 12. Après un grand rond-point, le chauffeur augmente la vitesse. Je pense que nous quittons Brest en direction de Morlaix. Après trente minutes dans cette position inconfortable, je suis soulagé que nos tortionnaires nous extraient de la voiture. J'entends toujours la respiration affolée d'Emma près de moi. Je voudrais pouvoir lui venir en aide, mais je suis déjà rassuré de la savoir à mes côtés. En quelques pas, nous sommes probablement arrivés devant la porte d'une maison, je perçois un bruit de clés et je suis poussé à l'intérieur. À peine ai-je pénétré dans la pièce, je sens quatre bras me maintenir fermement en m'obligeant à mettre un des miens en avant. J'essaie de me dégager, mais la poigne qui me tient ne me laisse aucune marge de manœuvre. Une aiguille s'enfonce dans ma veine. J'entends vaguement Emma crier avant de sombrer.

Un homme armé me poursuit à travers un dédale de ruelles sombres. Je cours, mais j'ai l'impression que je n'avance pas ; il se rapproche dangereusement. Mon cœur bat à tout rompre, je chute et je tente de m'appuyer sur mes mains pour me rétablir. Je n'y arrive pas, elles ne veulent pas m'obéir. Je force et une douleur lancinante me sort de ce cauchemar. Je ne peux pas bouger, mes bras sont

attachés dans mon dos. La conscience des derniers instants vécus avant l'administration de la piqûre me revient tout doucement à l'esprit. Suis-je encore cagoulé ? Je soulève les paupières, mes yeux s'habituent progressivement à la pénombre. Très vite, je sens, sans la voir, la présence d'Emma, assise près de moi. Nous sommes tous les deux ligotés. La position inconfortable m'ankylose. Emma paraît toujours endormie. J'essaie de situer les lieux. Au vu de l'humidité et de l'odeur, nous sommes enfermés dans une cave. La fraîcheur des murs, étonnante en ce début du mois d'août, et la terre battue au sol en attestent. Je n'aperçois aucune ouverture. N'existent-elles pas ou la nuit qui règne dehors plonge-t-elle la pièce dans le noir ? Je n'ai aucune idée de l'heure qu'il peut être ni du temps pendant lequel je suis resté endormi. Nous ne sommes plus cagoulés. Je ne sais pas si je dois considérer ce fait comme une bonne ou une mauvaise nouvelle.

Emma grogne et bouge près de moi. Je sens qu'elle va émerger. Avant même de reprendre connaissance, elle sera probablement rassurée d'entendre ma voix. Je lui parle :

— Emma, je suis là !

Elle m'observe et le regard paniqué qu'elle me lance me pousse à regretter immédiatement d'avoir accéléré son réveil. J'aurais dû la laisser dans la sérénité bienfaisante du sommeil le plus longtemps possible. J'ajoute :

— Nous nous trouvons dans une cave. Tu n'as pas trop froid ?

Malgré notre situation désespérée, elle me sourit et s'apprête à me répondre quand j'entends la porte s'ouvrir brutalement et la lumière m'éblouit. Deux hommes cagoulés pénètrent dans la pièce et me saisissent sans ménagement. Je hurle :

— Lâchez-moi !

Je me débats, je me tortille pour essayer de leur échapper, mais mes mains liées dans mon dos et mes pieds entravés limitent sérieusement mes possibilités. Emma crie et pleure. Je m'aperçois que les deux molosses ne semblent pas s'intéresser à elle. Ils me portent littéralement hors de la cave et referment la porte sur elle. Ils n'ont proféré aucun son. J'ai l'impression qu'ils se comportent comme des robots. Ils me bousculent dans l'escalier et me contraignent à monter. Les cris d'Emma me percent le cœur. Ses hurlements m'accompagnent jusqu'à l'étage. Une troisième armoire à glace, le visage également caché, m'attend, munie d'une seringue. Je n'ai aucune chance de pouvoir échapper à cette nouvelle injection de drogue. Avant qu'il ne me pique, j'implore :

— Je vous en prie, ne faites pas de mal à Emma !

Mes trois tortionnaires ne semblent absolument pas touchés par les larmes que je ne peux retenir. Elles naissent de la rage et de la colère que je ressens devant mon impuissance à protéger la femme que j'aime. Le liquide se faufile dans mon corps. Une douce sensation de chaleur m'inonde. Je me sens partir.

J'ai froid. J'ouvre les yeux. Où suis-je ? Des arbres m'entourent. Les oiseaux chantent. Le jour se lève. J'essaie de me mettre debout ; j'ai l'impression que le sol tangué. Je ne sais pas pour quelle raison, mais la certitude que je dois tenter de parler à quelqu'un m'envahit. J'ai mal à la tête. Je n'arrive pas à me souvenir comment j'ai pu m'endormir dans ce bois que je ne crois pas connaître. J'emprunte le premier chemin forestier que je repère. Je me sens très faible, mais je ne marche pas beaucoup avant de trouver une route. À l'horizon, du côté gauche, j'aperçois un clocher, je décide d'essayer de l'atteindre. Mes pas restent hésitants. Il est trop tôt, personne ne circule. Je ne parviens pas à me souvenir comment j'ai atterri dans cet endroit, mais j'ai la conviction que je ne vis pas un lendemain de cuite. La situation m'échappe. Le bruit d'une voiture me pousse à me retourner, je lève le bras, ce geste me déstabilise, je m'écroule. Le conducteur s'arrête rapidement sur le bas-côté, un homme se précipite vers moi :

— Qu'est-ce qui vous arrive ? Avez-vous bu ?

— Non, j'ai mal à la tête.

— J'appelle les secours !

En le regardant actionner son téléphone, je prends conscience que je n'ai même pas pensé à vérifier si le mien se trouvait sur moi. Je tâte les poches de mon pantalon et je constate qu'elles sont vides. Je suis soulagé de voir

arriver les pompiers accompagnés des gendarmes. Ils vont m'aider.

Melun.

Nouri se tait. Romain et Nicolas, assis chacun d'un côté de ce lit d'hôpital où il repose, se regardent. Miossec réfléchit. Ce récit lui paraît authentique. Spontanément, il est tenté de le croire ; cet amoureux malheureux lui semble honnête. De son côté, Romain demande :

— J'ai bien compris que dans les trois hommes que tu as vus, tu n'as reconnu aucun d'entre eux puisqu'ils cachaient tous leur visage. Mais aucun autre élément de leur physique ne t'a rappelé quelqu'un que tu aurais déjà rencontré ?

— Je ne les ai aperçus que de la sortie de la cave à l'arrivée à l'étage. Au plus, la scène a duré quinze minutes.